



**HAL**  
open science

## ”Beyrouth-Est” et ”Beyrouth-Ouest” : territoires confessionnels ou espaces de guerre ? Essai d’interprétation

Michael F. Davie

### ► To cite this version:

Michael F. Davie. ”Beyrouth-Est” et ”Beyrouth-Ouest” : territoires confessionnels ou espaces de guerre ? Essai d’interprétation. Michael F. Davie. Beyrouth. Regards croisés, 2, URBAMA, pp.17-49, 1997, Villes du Monde arabe, 2 86906 084 X. hal-01075271

**HAL Id: hal-01075271**

**<https://hal.science/hal-01075271>**

Submitted on 17 Nov 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# "Beyrouth-Est" et "Beyrouth-Ouest" : territoires confessionnels ou espaces de guerre ?

Essai d'interprétation

*Michael F. DAVIE*

Les Libanais se sont habitués, tout le long des seize années de guerre civile, entre 1975 et 1990, à voir dans Beyrouth une ville scindée en deux secteurs, à leurs yeux totalement différents, irréconciliables, aux destins divergents. Ainsi, aucune conversation, aucune analyse sur la ville ne pouvait s'opérer sans que l'on précisât la position de ses quartiers constituants par rapport à un référent, la Ligne de Démarcation. "Beyrouth", le toponyme, ne pouvait exister sans des qualificatifs : "Est" ou "Ouest". Leur position géographique par rapport à la Ligne conférait à ces espaces une identité confessionnelle nette : "Beyrouth-Est" était entièrement "chrétienne", tandis que "Beyrouth-Ouest" était "à majorité musulmane", sans que l'on s'inquiât du sens que ces mots couvraient.

Les médias ont vite adopté, sinon créé, ces toponymes et géographismes pratiques, devenus clichés, pour désigner les deux parties de la ville situées de part et d'autre de la "Ligne Verte". Cet autre géographisme, d'origine israélienne<sup>(1)</sup>, fut utilisé pour identifier la ligne de démarcation serpentant entre les deux secteurs de la ville et matérialisée

---

(1) Le toponyme "Ligne Verte" est utilisé par l'Armée israélienne et par les médias occidentaux pour désigner les lignes d'armistice de 1949. Elles sont signalées sur les cartes israéliennes par une ligne de cette couleur.

par la rue de Damas<sup>(2)</sup>. Durant seize années, ce fût la ligne de séparation des forces militaires, un *no-man's land* infranchissable. En quelques rares points très précis, telles des portes<sup>(3)</sup> d'une citadelle médiévale, elle s'entr'ouvrait, permettant un mouvement sévèrement contrôlé d'hommes et de biens entre les deux secteurs de la ville. Dans ceux-ci, la population se renfermait, ignorant et refusant l'autre côté, constituant des territoires aux multiples facettes, tous hermétiques<sup>(4)</sup>. Interface entre combattants, la ligne a efficacement délimité des territoires idéologiques contrôlés par des milices. Par son caractère de barrière, d'espace de mort, elle a efficacement agi sur la géographie mentale des Beyrouthins : deux Beyrouth autonomes auraient existé, *Charqiyyeh* (à l'Est) et *Gharbiyyeh* (à l'Ouest). "L'Est" était la région contrôlée par la milice des Forces Libanaises ou des brigades chrétiennes de l'Armée, incluant une partie de Beyrouth et du Mont-Liban central ; "l'Ouest" était tout le reste du Liban, soit environ 7 500 km<sup>2</sup>. Cela pouvait paraître incohérent sinon très compliqué pour un observateur non initié, surtout que certaines parties de "l'Ouest" étaient à l'Est, voire au Nord ou au Sud de "l'Est"... ; mais le Libanais s'y retrouvait dans ce langage géographique codé. Par une extension sous-entendue, par un glissement de sens intéressant, il conférait aux habitants de chaque secteur une identité politique : ceux de "l'Est" se disaient "libres" et considéraient ceux de "l'Ouest" comme, au mieux, des occupés, au pire, des traîtres. Vu de "l'Ouest", les rôles étaient évidemment renversés. La satanisation était réciproque de part et d'autre de la Ligne.

La réalité quotidienne des Beyrouthins n'a fait que confirmer le sentiment que la ville était bien scindée en deux entités distinctes, en deux territoires qui se tournaient le dos, de part et d'autre de la Ligne. Depuis 1975, on s'y est battu sans arrêt et la Ligne est devenue progressivement plus profonde au fur et à mesure de l'extension des destructions. Limitée, en 1975-76, au centre commercial et au centre-ville historique, elle s'est progressivement étendue, tout en

(2) C'est la route qui mène au port de Beyrouth, lieu de rupture de charge, vers le Mont-Liban central, puis vers ce carrefour de redistribution qu'est Damas, capitale du *Billâd ech-Châm*.

(3) Le mot est de Tabet J., 1986, "Beyrouth et la guerre urbaine : la ville et le vide", *Peuples Méditerranéens*, n° 37.

(4) Sur le compartimentage de la ville, voir Davie M.F., 1993, "Les marqueurs de territoires idéologiques à Beyrouth". *E.I.D.O.S.*, Maison des Sciences de la Ville, Tours, n° 4 (*Dans la ville, l'affiche*), pp. 38-58.

s'élargissant, s'insinuant à travers les banlieues orientales de la capitale, franchissant les espaces semi-ruraux situés au-delà pour enfin atteindre les premières crêtes du Mont-Liban.

La rue de Damas semble donc être au cœur de la division de Beyrouth ; toute localisation spatiale et toute identité se faisant à partir de ce référent. Cependant, cette limite paraît trop bien marquée sur le terrain pour constituer l'expression physique d'un hiatus dans un espace géographique complexe. Chirurgicalement tracée, elle serait simplement l'expression d'une limite fortuite, le fruit du hasard des opérations militaires menées depuis 1975 ; elle serait alors une césure arbitraire, contre nature, effectuée lors d'escarmouches limitées dans le temps et dans l'espace. *A contrario*, la ligne de démarcation pourrait être la limite entre deux ensembles clairement définis et donc parfaitement cartographiables, deux territoires distincts par l'origine, la confession, l'appartenance socio-économique, le comportement social, l'idéologie et la vision du futur des acteurs ; la Ligne serait alors l'interface entre deux espaces monolithiques, deux territoires complexes secrétés par deux évolutions historiques longues et spécifiques. Beyrouth aurait alors eu deux histoires urbaines distinctes, aux fondements confessionnels.

Élucider ces deux cas de figures nécessite un passage obligé par l'approche historique. Notre postulat, classique, est que la ville d'aujourd'hui est l'expression d'une sédimentation interactive de territorialités multivariées opérée dans le temps. La ville d'aujourd'hui est le fruit du passé et si la césure entre "l'Est" et "l'Ouest" existe réellement, il devrait être possible de retrouver son origine et suivre son évolution dans le temps.

Deux hypothèses de travail se présentent alors, la première posant que le clivage spatial de la ville durant la guerre était simplement la duplication et l'extension d'une situation dont l'origine remonterait à la situation se présentant dans la Beyrouth *intra muros* du XIX<sup>ème</sup> siècle, à la veille de son expansion spatiale *extra muros*. Confessionnellement compartimentée, cette ville, en s'étendant sur les espaces périphériques, aurait reproduit la situation précédente, telle des poupées-gigognes. Durant la guerre de 1975 à 1990, la rue

de Damas serait alors devenue la frontière entre des territoires historiques, justifiant par là l'homogénéisation ou le "nettoyage" confessionnel effectué par les milices. La seconde hypothèse poserait que l'absence de territoires confessionnels au XIX<sup>e</sup> siècle aurait induit une évolution moins clairement tranchée et la Ligne serait alors simplement l'expression spatiale d'autres acteurs et enjeux, ceux de la guerre.

### **Beyrouth *intra muros* : un espace confessionnellement mixte.**

L'histoire urbaine de Beyrouth avant le XVIII<sup>e</sup> siècle est encore aujourd'hui un chantier d'études en cours. La ville aurait cependant suivi, en partie, les modèles d'évolution des autres villes du Levant malgré des différences d'échelle et de synchronisme des faits. N'ayant pas eu l'importance économique, religieuse ou stratégique de Damas, de Jérusalem ou d'Alep, il est impossible dans l'état actuel des connaissances de confirmer ou d'infirmer la présence de quartiers confessionnellement homogènes à Beyrouth entre la fin de l'interlude croisé<sup>(5)</sup> et les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, à partir de cette date, les Chrétiens et les Juifs, populations minoritaires, semblaient se regrouper autour de leurs lieux de culte, dans le quartier Sud-Est de la ville *intra muros*. Les Musulmans occupaient le reste de la ville, à l'exclusion du secteur du port, qui accueillait une population confessionnellement hétérogène : on y trouvait aussi bien des Beyrouthins "de souche", chrétiens et musulmans, que des étrangers (Grecs, Rhodiens, Maltais, Albanais, Turcs, quelques rares Européens...), et commerçant avec le monde extérieur.

Cependant, contrairement aux grandes villes du monde arabe de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècles qui auraient été compartimentées en quartiers confessionnellement et ethniquement bien délimités<sup>(6)</sup>, Beyrouth, dans cette fourchette chronologique, semble avoir offert un cadre différent<sup>(7)</sup>. La concentration autour de lieux

(5) L'origine des quartiers confessionnels à Beyrouth remonterait à la présence croisée : Prawer J., 1988, *The History of the Jews in the Latin Kingdom of Jerusalem*. Oxford, Oxford University Press, 310 p., pp. 90 et 260-1.

(6) Abdel Nour A., 1982, *Introduction à l'histoire urbaine de la Syrie ottomane (XVI-XVIII siècles)*, Beyrouth, Publications de l'Université Libanaise, 422 p.

(7) Davie May, 1994, "Etre Beyrouthin en 1800". Colloque sur la Citadinéité en questions, *Fascicule de recherches d'URBAMA*, n°29, Tours, 1996 et "L'espace orthodoxe dans la ville de Beyrouth", *Cahiers du CERMO* (Beyrouth-Amman), n° 8, 1994, pp. 99-111.

privilegiés pourrait certes faire penser à la survivance d'un quartier confessionnel préexistant réservé aux *Dhimmis* dans le cadre d'une autonomie interne des *Ahl al-Kitâb*, la *Millat*<sup>(8)</sup>. Mais cette autonomie accordée aux *Dhimmis* ne se traduit apparemment pas, sur le terrain beyrouthin, par une homogénéisation confessionnelle d'espaces urbains parfaitement définis sur le terrain. À Beyrouth, il n'y a pas trace d'une quelconque volonté ottomane ou musulmane de concentrer en un quartier particulier de la ville les *Ra'ayah* pour mieux les contrôler. Il n'y a pas trace dans les archives, non plus, d'un sentiment de persécution, ressenti par les Chrétiens, qui se seraient ainsi vus contraints de créer des ghettos<sup>(9)</sup>. Les actes de *waqf* et les documents d'archives montrent au contraire une présence chrétienne, notamment grecque-orthodoxe, dans tous les secteurs de la ville. Ils s'occupaient de commerce, d'artisanat et de petites fonctions administratives<sup>(10)</sup>, tout comme les Beyrouthins sunnites. Une interdépendance très subtile et complexe existait entre les différents quartiers de cette ville arabe. Une interpénétration des fonctions résidentielles et économiques était la norme : Chrétiens comme Musulmans possédaient des propriétés dans l'un ou l'autre quartier, des *waqf* musulmans ou chrétiens existaient à proximité les uns des autres. Ainsi, aucune ligne ne marquait une territorialisation confessionnelle dans la ville *intra muros*.

Il reste qu'une plus forte densité de Chrétiens, surtout des Grecs-Orthodoxes, se manifestait dans les secteurs Sud-Est de la ville. La communauté orthodoxe y avait sa cathédrale, la résidence du métropolitain, une église ancienne (Saydet el-Nouriyeh) et quelques équipements publics ; le cimetière de la communauté — fait important — était installé à cette date dans l'enceinte même de la cathédrale. Quant aux autres rites chrétiens (maronite, arménien...), ils avaient eux aussi leurs lieux de culte dans ce secteur. Ce sont des raisons sans doute nécessaires pour expliquer cette concentration confessionnelle, mais non pas suffisantes. Comment ne pas

<sup>(8)</sup> Sur l'organisation sociale et politique d'une des *Millat* de la ville, voir Davie May, 1993, *La Millat grecque-orthodoxe et la ville de Beyrouth. Structuration interne et rapport à la ville*, Thèse, Paris IV-Sorbonne, 448 p.

<sup>(9)</sup> Sur ces deux mythes, celui de la discrimination et de la concentration spatiale, beaucoup a été écrit durant la guerre libanaise pour alimenter le discours idéologique autour du sort réservé aux *Dhimmis* en terre d'Islam. Des massacres commis au siècle dernier et l'analyse de la "discrimination envers les Chrétiens" existant ponctuellement dans certains États musulmans ont été utilisés pour justifier des projets partitionnistes ou fédératifs, au nom "du droit à la différence".

<sup>(10)</sup> Certains métiers étaient plus volontiers pratiqués par une confession particulière, sans que l'on puisse en déduire un compartimentage professionnel strict. Ainsi, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la pêche et certains métiers (la dinanderie, la tannerie, la construction de felouques et de tartanes, la ferronnerie) semblent avoir été, à Beyrouth, dominés par les Musulmans ; certaines branches du commerce et de l'artisanat (tailleurs, menuisiers, joailliers, bouchers) étaient dominés par des minorités.

constater en effet la proximité de ce quartier des deux rues principales de la ville<sup>(11)</sup> ? La partie occidentale du "quartier chrétien" longeait la rue qui menait du port à Bâb ed-Derkeh, la porte de la ville s'ouvrant vers l'Est et le Sud, vers les gués du Nahr Beyrouth, vers les espaces du Mont-Liban, vers les villes du littoral : Saida, Saint-Jean-d'Acre, et plus loin vers la Palestine et l'Égypte. La limite septentrionale de cet espace *intra muros* bute quant à elle contre le Sérail et la porte qui s'ouvre vers le littoral septentrional et les centres urbains importants de Tripoli, Homs, Hama, Alep ou de l'Anatolie. Le quartier à forte concentration de Chrétiens était donc stratégiquement situé, proche des portes principales de la ville, exutoires économiques, tout en étant à proximité du Sérail, siège de l'administration et du pouvoir ottomans.

La population musulmane jouissait elle aussi d'espaces privilégiés : autour du grand carrefour des anciens *cardo* et *decumanus* étaient installées les trois mosquées de la ville. La communauté était ainsi présente au cœur même de la ville *intra muros*, à proximité du Sérail et du port, tout en occupant l'axe menant vers Bâb Ya'aqûb, un autre exutoire vers la route de Saida.

En modélisant rapidement, il apparaît que Beyrouth *intra muros* était un espace à *concentrations* privilégiées de confessions, sans présenter des espaces confessionnellement homogènes. De même, la ville ne présentait aucun monopole d'une fonction ou d'un secteur économique de la part d'une confession particulière ; il ne pouvait donc se constituer des espaces économiques fermés. Même les espaces ouverts au public (hammams, khans...) ne pouvaient fonctionner dans une logique d'exclusion communautaire<sup>(12)</sup>. À un niveau plus élevé, la gestion même de la ville se faisait à travers le consensus des représentants des communautés : pas d'espace politique aux mains d'un seul groupe. Il en résultait, à cette date, une ville aux identités multiples, dans laquelle le Beyrouthin pouvait afficher ou masquer, utiliser ou rejeter, se soumettre ou choisir, une série d'identités et d'espaces qui

(11) Ces routes correspondent curieusement aux survivances à travers les siècles des *cardo* et *decumanus* de la colonie romaine : Davie M.F., 1987, "Maps and the Historical Topography of Beirut", *Berytus - Archaeological Studies* (American University of Beirut), Vol. XXXV, 1987, pp. 141-164.

(12) Nous utilisons le terme "espaces ouverts au public" plutôt que celui d'"espaces publics"; ce dernier a un sens plus limité et surtout se réfère aux lieux de la négociation urbaine. Contrairement à l'époque moderne, la plupart des souks et les autres espaces ouverts au public jouaient, entre autres, le rôle d'espaces publics. Cette situation allait changer avec le Mandat français. Voir à ce sujet Davie May, 1994, "Beyrouth de la ville ottomane à la ville coloniale", Strasbourg, 2ème conférence internationale d'histoire urbaine, Paris, L'Harmattan (à paraître).

s'étaient interpénétrés, formant un territoire mouvant, jamais réellement compartimenté.

C'est durant la décennie 1830-1840 que la ville connut sa première grande phase d'urbanisation. L'expédition d'Ibrahim Pasha avait instauré une période de calme permettant une reprise de la vie économique en Méditerranée orientale et l'intégration progressive de Beyrouth et de la région dans les flux d'échanges majeurs de la région. Ces convergences ont eu des effets spatiaux importants. Par suite d'une croissance démographique notable, conséquence de la paix locale et de l'introduction de nouvelles mesures d'hygiène urbaine<sup>(13)</sup>, ainsi que d'une immigration de populations rurales, une saturation des quartiers centraux se fit sentir. Du fait des hasards du partage de la propriété foncière lors d'héritages, du sentiment de sécurité et de la disponibilité de capitaux produits par la nouvelle dynamique économique, certains habitants parmi les plus nantis ont parié sur une installation hors-muraille. Les archives signalent que des familles grecques-orthodoxes ont surtout construit de nouvelles habitations à proximité des portes qui menaient vers "leurs quartiers" *intra muros*. Il s'ébaucha alors les quartiers actuels de Ghalghoûl, de Kraouia, les secteurs du cinéma Empire<sup>(14)</sup> et le côté oriental de la Place des Canons<sup>(15)</sup>. Les Sunnites, eux, ont construit à proximité de Bâb Ya'aqûb et sur les premières pentes de l'éperon du Grand Sérail : le *proto-Basta Tahta*, Bachoûra et l'ébauche du quartier de Zoqâq el-Blât.

Une première lecture de cette phase d'expansion de la ville pourrait faire penser qu'elle s'est effectuée selon le seul critère de la proximité d'espaces confessionnels préexistants. La "sortie" de la ville *intra muros* se serait effectuée selon une stricte dualité spatiale : les Chrétiens vers l'Est, les Musulmans vers l'Ouest. À la lecture de documents d'archives, cette apparente ségrégation confessionnelle est à nuancer : ils signalent en effet une mixité confessionnelle. C'est comme si l'*extra-muros* était la réplique, en plus lâche, de la Beyrouth *intra muros* ; des densités plus fortes de Chrétiens

(13) Construction de la Quarantaine, dallage et nettoyage régulier de rues, ouverture de cimetières *extra muros*, pose d'adductions d'eau potable ...

(14) Détruit en août 1994.

(15) Voir, pour ce cas particulier, Davie May, 1993, *op. cit.*



apparaissaient à l'Est de la ville, les Sunnites étant plus nombreux à l'Ouest, avec des poches importantes de quartiers mixtes situées notamment le long d'axes structurants. La gestion de ces nouveaux quartiers situés à l'extérieur de la ville s'effectuait comme pour l'intérieur, c'est-à-dire sans territorialisation confessionnelle.

## **Le premier étalement de la ville, 1860-1914**

Ce lent mouvement vers la campagne environnante s'est brusquement accéléré à partir de 1860. À cette date, une flambée d'intolérance religieuse, fruit de problèmes économiques régionaux, de l'expansion démographique dans les campagnes, d'ingérences politiques et économiques des puissances européennes, a affecté le Mont-Liban et l'ensemble des grandes villes de la région, d'Alep à Damas et jusqu'aux villes de la côte.

Les "événements de Damas", suivis de massacres et de l'incendie d'une partie des quartiers chrétiens de cette ville, ont déclenché un mouvement migratoire à destination du littoral. Plusieurs milliers de Chrétiens, Orthodoxes comme Catholiques, ont traversé la Béqaa et le Mont-Liban et ont convergé sur Beyrouth. D'autres Chrétiens, surtout des Maronites, venus des régions mixtes du Mont-Liban ou des contreforts du Hermon, mais également des espaces d'opérations militaires, ont également afflué vers Beyrouth. Cette ville avait l'avantage d'avoir été en marge des conflits confessionnels et de l'arbitraire des potentats locaux, maronites comme druzes : c'était un territoire où l'autorité ottomane, contrairement à Damas, était continuellement restée maîtresse de la situation sur le terrain. Pour l'ensemble des déplacés, Beyrouth offrait la sécurité ; elle offrait aussi des structures d'accueil à travers l'institution de la *Millat*, consolidées par l'existence de liens familiaux et commerciaux tissés depuis des décennies avec les Damasains.

Un afflux aussi rapide et important de populations allogènes ne pouvait être absorbé par les capacités limitées de

la ville *intra muros*. Certes, des habitations y avaient été libérées par ceux qui avaient opté de s'installer à l'écart de la ville ; il n'empêche que cela était insuffisant pour accueillir l'ensemble des déplacés et le nombre grandissant de migrants. *A priori*, la localisation de nouveaux quartiers d'accueil aurait pu se faire n'importe où sur la péninsule beyrouthine ; pratiquement, les choix avaient été guidés par la disponibilité de terrains, par la proximité de voies de communication reliant des espaces économiquement performants et par la proximité du groupe d'accueil, souvent confessionnel, de référence. À ces facteurs, il faudrait ajouter celui de la nouvelle loi sur le bâti, promulguée en 1858, qui a contribué à la constitution, par les Beyrouthins, d'un important marché foncier.

Aussi, la disponibilité de terrains à bâtir était-elle directement liée à la topographie et aux possibilités techniques de construction. La canalisation des espaces urbanisables s'est opérée selon les contraintes de la topographie : les espaces recherchés étaient les vastes étendues subhorizontales, les anciennes surfaces d'érosion marines<sup>(16)</sup> en contrebas des deux buttes du promontoire beyrouthin, sinon dans l'ensellement entre celles-ci. L'horizontalité était une condition *sine qua non* pour des raisons liées aux techniques de construction : l'architecture locale du XIX<sup>ème</sup> siècle reposait sur l'utilisation d'une pierre gréseuse d'origine marino-dunaire, le *ramleh*, aux faibles caractéristiques de résistance<sup>(17)</sup>. Un marché foncier s'est développé pour répondre à la demande de terrains à bâtir, surtout que la loi foncière de 1858 autorisait maintenant vente et construction de terrains agricoles. Les capitaux nécessaires à leur achat ne manquaient pas : des fortunes sunnites, orthodoxes, maronites ou grecques-catholiques avaient été accumulées depuis le début du siècle, notamment par les familles de notables qui avaient profité du rôle grandissant de Beyrouth en Méditerranée orientale.

Mais ces espaces à bâtir n'avaient pas tous le même attrait : la proximité d'axes structurants a conféré à certains

(16) Voir Sanlaville P., 1977, *Étude géomorphologique de la région littorale du Liban*, 3 vols., Beyrouth, Publications de l'Université Libanaise, 858 p.

(17) Davie May et Nordiguian Lévon, 1987, "L'habitat urbain à Beyrouth al-Qadima", *Berytus*, Archaeological Studies (American University of Beirut), Vol. XXXV, 1987, pp. 165-197.

quartiers une valeur supplémentaire. Ainsi, les sites de Qirât, Rmail et Saifi se prêtaient à la maximisation des avantages offerts par les nouveaux flux économiques. Ils étaient situés à proximité des portes de la ville menant vers le Sud (vers les espaces du Chouf et de la Palestine) et vers l'Est (vers le Mont-Liban et les villes du littoral septentrional, sans oublier Damas, encore plus à l'Est), tout en étant au carrefour des routes menant à la ville et au port modernisé<sup>(18)</sup>. C'est dans ces quartiers que l'essentiel de la population chrétienne, notamment la grecque-orthodoxe, s'installa. D'autres espaces ont été colonisés, tirant profit d'avantages similaires mais à d'autres échelles : Ghalghoûl, Kraouiya, Bachoûra, Ras el-Nabeh. Ces derniers n'avaient cependant pas la même valeur attractive pour les notables, les commerçants ou les rentiers chrétiens ; ces espaces accueillirent les Chrétiens de condition modeste, constituant de fait des quartiers mixtes dans des espaces à forte concentration sunnite.

Ailleurs, surtout le long de la route menant du port vers le Mont-Liban et le littoral septentrional, d'autres arrivants s'implantèrent, cette fois-ci des Maronites, donnant les quartiers de Mâr Mikhâyil et de Nahr. Cet espace était idéal pour cette population au statut particulier. Il était en effet situé à proximité de la ville qui leur offrait emploi, tout en étant proche du district du Mont-Liban, espace auquel cette population était politiquement rattachée et avec lequel elle maintenait des liens étroits à travers ses allégeances aux notables de la montagne ainsi que des liens familiaux et économiques. Mais comme pour leurs corréligionnaires orthodoxes, certains individus, voire des familles entières, s'installèrent ailleurs, dans des quartiers à concentration orthodoxe ou sunnite : les quartiers mixtes.

Mais la dynamique chrétienne — et essentiellement grecque-orthodoxe — n'était pas la seule à l'œuvre dans le développement spatial de la ville. Les Sunnites ont privilégié l'axe Bâb Ya'aqoub-Bachoûrah, le long de la route menant à Saïda. L'extension s'est effectuée aussi sur l'éperon du Grand Sérail vers Zouqâq el-Blât. Une installation sunnite de

(18) La modernisation du port de Beyrouth allait être terminée en 1894, avec la construction d'un brise-lames et de quais.

moindre importance est aussi signalée à l'Ouest de la muraille, sur l'axe Bâb Idriss-Minat al-Hosn. L'extension urbaine a sans doute été moins spectaculaire que celle du secteur oriental de la ville par suite de l'absence d'un apport massif de populations. En effet, la croissance démographique naturelle interne de cette communauté, couplée au faible apport de migrants sunnites venus des autres villes de l'Empire, de la Palestine ou de la Syrie intérieure<sup>(19)</sup>, ont limité cette dynamique, malgré la prédominance démographique sunnite de départ. Ainsi, les Musulmans de Beyrouth ne représentaient-ils plus que la moitié de la population de la ville à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Mais si les deux communautés se sont façonnées des espaces différents d'installation, par l'empreinte spatiale de leurs densités confessionnelles respectives, chacune avec une logique et une dynamique propres, de nombreuses zones d'interpénétration ou de mixité pouvaient aussi exister. On ne peut en aucun cas parler de quartiers homogènes séparés par des limites hermétiques. À l'intérieur des quartiers à concentration chrétienne, une forte mixité chrétienne était la norme : Orthodoxes, Grecs-Catholiques, Maronites, Arméniens. À l'Ouest, la norme était la constitution de poches, des îlots mixtes, regroupant des Chrétiens de toutes confessions et des Musulmans, avec quelques espaces à plus forte concentration sunnite. Ras al-Naba'a, Ghalghoûl et Kraouiya, situés entre Achrafiyyé (à concentration chrétienne) et Basta (à concentration sunnite), sont des exemples de cette situation de mixité ; Moussaitbé, "village" orthodoxe, butait, en se mêlant et en se diluant, contre les extensions de Basta... L'homogénéité confessionnelle est ainsi une question d'échelle.

Il reste qu'une urbanisation exclusivement "chrétienne" ne s'est pas matérialisée à l'Ouest de la ville, en admettant que cette logique confessionnelle soit opératoire pour l'analyse de la ville. Étaient-ce des contraintes des déplacements quotidiens vers les lieux de travail, les souks, le port, les administrations ottomanes, tous situés dans la partie

---

(19) Leur origine géographique est signalée par les patronymes.

orientale de la ville qui ont conditionné le choix de l'Est de la ville au détriment de l'Ouest ? En fait, la partie occidentale de la ville a été boudée par l'ensemble de la population, tant chrétienne que musulmane. En effet, la presque île beyrouthine, à partir des casernes de l'éperon du Sérail, devient rapidement un cul-de-sac : aucune route ne permet de la contourner à cette date. Bien plus, des dunes de sable au-delà de Kantari étaient des obstacles de taille pour le mouvement et la construction ; les pentes sont aussi plus fortes ; enfin, les grandes voies de communication interurbaines (vers Saïda, vers Damas...) étaient ailleurs. Les seules extensions notables vers l'Ouest ont été effectuées en direction de Minat el-Hosn, espace privilégié par les consulats et les hôtels, et un peu plus tard par le Syrian Protestant College<sup>(20)</sup>, et dont la route était jalonnée par les établissements scolaires étrangers. Ce mouvement vers les terrains horizontaux à l'Ouest de la péninsule sera facilité par la construction d'une branche du réseau du tramway<sup>(21)</sup> ; ces espaces seront partout mixtes.

Enfin, le cadre général de vie a également conditionné le choix des nouveaux sites. Les nouvelles adductions d'eau potable, amenée du Nahr el-Kalb vers les réservoirs d'Achrafiyyé, ont privilégié les nouveaux quartiers à l'Est de la ville. Il faudrait sans doute ajouter un certain mimétisme de la population, recherchant des quartiers marqués par une urbanisation de qualité. Les palais des notables, les habitations de classe de la bourgeoisie aisée offraient en effet un cadre agréable : jardins, rues rectilignes, éclairage public, etc. Ce mouvement a été suivi par certains établissements éducatifs : l'Université Saint-Joseph, fondée en 1881<sup>(22)</sup>, s'est installée à Qirât, offrant à la bourgeoisie chrétienne qui la souhaitait une éducation francophone.

En schématisant, Beyrouth pouvait se présenter comme une série d'auréoles centrées sur la ville *intra muros*, chacune composée d'une population confessionnellement bigarée. À l'Est, elle était chrétienne, mais jamais d'un seul rite : les Orthodoxes se mêlaient aux Grecs-Catholiques, aux

(20) Le Syrian Protestant College s'était d'abord installé à Zoqaq al Blât et il était question un moment de le déménager vers Mazra'a. Après l'opposition de la communauté orthodoxe, déjà sur place, on l'installa sur son site actuel à Râs Beyrouth.

(21) Le tramway a été inauguré en 1906.

(22) Le Séminaire date de 1875.

Maronites et aux autres minorités ; à l'Ouest, c'est la mixité chrétienne-musulmane qui était la norme. Tous les espaces étaient en expansion aréolaire continue par suite d'apports démographiques intenses. Se pose alors la question des mécanismes d'interpénétration aux interfaces de rencontre de ces espaces dynamiques. L'interpénétration se poursuivait-elle "naturellement" ou bien des obstacles, des césures visibles sur le terrain matérialisaient-ils leurs franges ? Seuls les cimetières, historiquement datés, ont joué le rôle d'obstacle physique, car ils furent installés dans un des angles morts de la ville en expansion. Ces "villes des morts" étaient les seuls espaces qui ne toléraient aucune mixité confessionnelle : chaque rite avait sa propre parcelle et on ne pouvait être inhumé ailleurs que dans le cimetière de son rite ou confession. Les cimetières étaient donc les seuls ghettos de la ville, des espaces confessionnellement homogènes, triant sans appel les citadins selon des critères religieux. L'espace mortuaire le plus étendu s'étirait le long de la rue de Damas, devenant un obstacle physique, difficilement contournable, entre les espaces mixtes à majorité chrétienne à l'Est et ceux caractérisés par la mixité chrétienne et musulmane à l'Ouest : Ras al-Naba'a et Bachoura.

### **Les interfaces de contact, les surfaces d'interpénétration : 1914-1950**

Ce schéma général a continué, sans bouleversement notable dans la physionomie et la répartition confessionnelle de la ville, jusqu'à la Première Guerre Mondiale. Certes, la guerre a entraîné un retour massif de résidents maronites de Beyrouth vers leurs villages d'origine du Mont-Liban, fuyant le service militaire rendu obligatoire pour tous en 1915. Simultanément, des épidémies à répétition ont décimé un grand nombre d'habitants de la ville, toutes confessions confondues. La famine, conséquence directe du blocus franco-britannique qui a désorganisé les circuits d'importation de produits alimentaires, a durement affecté les classes pauvres

de la ville. En sens contraire, on assista à l'arrivée de réfugiés venus du littoral ou du Mont-Liban, fuyant famine et faillites de l'artisanat liées à la crise de la sériciculture. Enfin, les nantis étaient, pour la plupart, restés sur place. Ainsi, la composition démographique a-t-elle été profondément modifiée, mais non la morphologie de la ville, ni sa composition confessionnelle.

Par contre, la physionomie des vieux quartiers *intra muros* a été profondément remaniée : les autorités municipales y ont percé deux avenues menant du port aux banlieues. Le cœur de la ville, l'espace qui fut à l'origine de sa prospérité soixante-quinze ans auparavant, fut rasé. Le premier plan d'aménagement de Beyrouth date des années 1912-1915 : il avait comme finalité de mettre la ville au diapason des exigences économiques du nouveau siècle, liées à sa position comme port primatial du Levant. Car la finalité était de faciliter le mouvement de marchandises vers Damas. On projeta de remplacer les vieux souks à rayonnement économique très local par des espaces de bureaux ou de commerces plus conformes aux ambitions régionales de la ville. La guerre mit un frein à ce rêve et figea un moment la dynamique interne de la ville. Cela allait changer avec la période du Mandat.

## Les années du Mandat français

Si le Mandat n'a pas modifié ce schéma général prévu pour le cœur de la ville, la période a par contre été une période de bouleversements profonds, aux conséquences notables aux plans social, économique et politique : le vieux centre a été systématiquement démoli et remplacé par un réseau radial<sup>(23)</sup> convergeant à la "Place de l'Étoile". Une architecture "mauresque", inspirée des colonies françaises nord-africaines, donna un caractère particulier à ce centre de la ville, où les banques étrangères, les compagnies de navigation, les bureaux, autant de symboles de la pénétration et de la puissance occidentale se sont installés, à côté du Parlement, autre importation. En quelques années, la ville orientale,

---

(23) Ce réseau restera incomplet, une des branches nécessitant la destruction de la cathédrale grecque-orthodoxe, l'autre d'une mosquée.

s'articulant selon sa logique propre à son environnement économique, fut remplacée par une ville occidentale, aux normes de fonctionnement allogènes. Espace de travail ou de loisirs, espace politique ou religieux, ce centre-ville restait cependant résolument mixte, comme avant sa restructuration.

Ailleurs, dans les nouvelles banlieues en forte expansion, l'introduction des techniques de construction liées au béton armé allait modifier en profondeur la physionomie des quartiers ; elles ont surtout permis la colonisation d'espaces en pente, lieux évités durant la période précédente. L'industrialisation des produits de construction, la standardisation des formes, l'adoption de normes et de goûts européens donneront aux périphéries de la ville une morphologie particulière. C'est dans ce cadre que les immigrants allaient s'installer, venus des secteurs deshérités du Mont-Liban et des autres territoires périphériques récemment annexés à la nouvelle République, dont la Béqaa. Ces populations ont été attirées par les possibilités d'embauche dans la nouvelle capitale du Grand-Liban. Elles ont également fui les campagnes touchées de plein fouet par la crise de la sériciculture, par les lois protectionnistes du Mandat<sup>(24)</sup> et la crise économique de 1929 ; enfin, une expansion démographique renouvelée en montagne a accéléré le mouvement. Ce sont surtout les Maronites qui ont afflué vers ces périphéries de la ville : la proximité du Mont-Liban, les prix peu élevés du marché foncier expliquent que ces banlieues aient abrité la classe des petits artisans, fonctionnaires et ouvriers. Ils se sont installés aussi à Furn el-Chebbak, terminus du tramway, mais au-delà de la limite municipale de la ville, comme à Dekwané, à Dora ou à Jdaidé. Est-ce encore la proximité du Mont-Liban qui les sécurisait ? Retrouve-t-on les réactions de méfiance vis-à-vis de la ville de la part de cette population, du fait de ses origines rurales, méfiance que trente ans de Mandat n'ont pas pu gommer ? Il n'empêche que ces noyaux à fort dynamisme démographique maronite ont marqué l'espace par une identité confessionnelle certaine : si les autres communautés chrétiennes étaient présentes dans ces

(24) Owen R., 1985, "The Study of Middle Eastern Industrial History: Notes on the Interrelationship between Factories and Small-Scale Manufacturing, with Special Reference to Lebanese Silk and Egyptian Sugar, 1900-1930", *Intern. Journal of Middle East Studies*, vol. 16, pp. 475-487.



nouvelles banlieues, elles y étaient en nombre infime.

À l'apport maronite des périphéries, il faut ajouter celui des Arméniens, déportés par les Ottomans depuis l'Anatolie et les premiers contreforts du Taurus, puis installés par la puissance mandataire dans la périphérie de Beyrouth. Des quartiers ont été créés *ex nihilo*, dans Beyrouth-Municipale (la Quarantaine puis Karm ez-Zeitoun) et en périphérie proche, au-delà de la limite municipale : Burj-Hammoud. Espaces homogènes, tant aux plans ethnique que confessionnel, ces quartiers arméniens innovent : c'était la première fois qu'un espace beyrouthin portait l'empreinte d'une identité exclusive.

Quant aux communautés musulmanes, des prémices d'un modèle similaire se manifestaient : au-delà des quartiers à forte concentration sunnite, situés schématiquement à l'Ouest de la rue de Damas, des poches plus homogènes se mettaient également en place. Basta-Fawqa, certains secteurs de Mazra'a, le quartier de la Prison des Sables devenaient des espaces privilégiés de concentrations sunnites ; la périphérie de Chiyyah accueillait, elle, les premiers arrivants chi'ites venus du Jabal 'Amel, au Sud, ou de la Béqa'a.

Ainsi, à une autre échelle, la ville pouvait se modéliser de la façon suivante : les différentes auréoles de la ville, toutes mixtes, étaient relayées, en milieu encore fortement rural, par des noyaux globalement mono-confessionnels. La mixité n'était plus la norme dans les banlieues, expression, sur le terrain, des nouveaux afflux démographiques depuis la Montagne ou les périphéries de la nouvelle République. Il s'agit d'une citadinité bien différente de celle de leurs corréligionnaires installés en ville, posant déjà des interrogations au plan de l'intégration.

Ces nouveaux apports n'excluent pas la consolidation des quartiers mixtes préexistants : l'archétype en sera le quartier de Hamra, dont les origines remontent à la fin des années 1920, et qui a connu un développement notable, avec le quartier de l'Université Américaine de Beyrouth, à partir des années 1940. Quartier à concentration sunnite, ce quartier se développe en direction de Râs Beyrouth, devenant

lentement l'espace résidentiel des classes salariées de toutes les confessions.

## Les prémices de la territorialisation confessionnelle

La fin du Mandat et les premières années de l'Indépendance du pays n'ont eu que peu d'incidences sur la répartition confessionnelle de la ville ; ce fut la première guerre israélo-arabe de 1948 qui l'a modifiée. Des milliers de réfugiés palestiniens, chassés de leurs terres ou fuyant massacres et destructions des milices juives et de la jeune armée israélienne, se sont installés sur les terrains disponibles autour de la ville.

Le rôle de l'appartenance confessionnelle des propriétaires de ces terrains a certainement joué dans la compréhension de la répartition spatiale de certains de ces réfugiés. Ainsi, les Palestiniens chrétiens ont-ils été installés, en majorité, autour des couvents et des églises (Mar Elias Btina ou à Dbayyé, dans la lointaine banlieue). Mais l'écrasante majorité des réfugiés était sunnite ; ils ont-ils été installés sur des terrains appartenant à des Sunnites (les familles Sabra et Chatila). Le cas de Tell ez-Za'atar, au Sud-Est de Beyrouth, proche des noyaux chrétiens de Dekouané et Mkallés est plus complexe, et doit sans doute être compris à travers une volonté d'installation à proximité des nouvelles zones industrielles qui se mettaient alors en place.

Le cas de la grande bourgeoisie palestinienne était bien sûr différent. Chrétienne ou musulmane, elle s'est installée dans les nouveaux quartiers multiconfessionnels, dont Hamra. Cet apport démographique et économique — les Palestiniens aisés ont pu quitter leur pays dans des conditions beaucoup moins dramatiques que les villageois et la toute petite bourgeoisie — a lancé ce quartier et clairement défini ses nouvelles fonctionnalités par rapport au centre-ville.

Mais les Palestiniens n'ont pas été les seuls à s'installer au Liban aux lendemains de la Seconde Guerre Mondiale.

Parmi les Chrétiens, il faut citer ceux de Syrie ou d'Égypte. Essentiellement bourgeois et urbanisés de longue date, ils avaient de nombreux points communs avec les Grecs-Orthodoxes venus de Damas cent ans auparavant, à une différence près que le départ de leur pays de résidence a été le fruit d'un choix raisonné. Les Chrétiens d'Égypte, d'origine libano-syrienne (les *Chrwâm*, "ceux du *Bilâd ech-Châm*", la Syrie géographique), émigrés au XIX<sup>ème</sup> siècle pour des raisons très diverses, ont choisi de "retourner" au Liban, arguant qu'il était impossible de vivre dans un pays ayant opté pour un socialisme arabe. Ils se sont joints au grand flux de départs de Grecs, d'Italiens, de Français et d'autres Européens après la Révolution des Colonels et de la montée de Gamal 'Abd el-Nasser. La plupart de ces Libano-Syriens ne se considéraient pas comme totalement égyptiens, et avaient souvent conservé leur nationalité d'origine<sup>(25)</sup>. Ils n'avaient objectivement aucun intérêt à fonctionner ou à collaborer avec un système économique centralisé aux options socialistes.

Les Chrétiens syriens ont eu une histoire différente. Leur départ a été lié à leur position inconfortable dans un pays à idéologie nationaliste pan-arabe exacerbée et militarisé, et à économie de type socialiste. Pour la plupart très aisés et grands propriétaires terriens, ils étaient mal vus par un régime qui les associait volontiers aux classes exploitantes. Badaro et Sioufi, en banlieue de la ville, sont ainsi devenus les quartiers de grande concentration de "néo-Libanais", et, faut-il s'en étonner, étaient presque exclusivement des quartiers chrétiens. Mais Hamra, Raouché et Ramlet el-Baida, des quartiers multiconfessionnels à l'Ouest, ont également accueilli certains d'entre eux. Pour ces derniers, leur installation dans les quartiers mixtes serait plutôt à mettre en relation avec des stratégies de recherche de proximité avec la nouvelle bourgeoisie libanaise dans de nouveaux quartiers (Hamra surtout) aux modes de vie modernes. Mais l'émigration de Syriens n'a pas seulement touché les Chrétiens. Un grand nombre de Musulmans, opposants au régime ou propriétaires d'entreprises nationalisées, ont quitté

---

(25) Le régime du Président Chamoun (1952-58) a tout fait pour redonner la nationalité à ces "Libanais" qui avaient émigré durant la période ottomane, et donc avant la création du Liban. Le gonflement du nombre des Chrétiens, politiquement conservateurs à ce moment-là, n'était pas sans plaire à un régime qui était en perte de vitesse dans un monde arabe en pleine effervescence nationaliste.

la Syrie pour s'installer au Liban ; ils jouissaient là d'un régime libéral de "laisser-faire et laisser-aller". L'arrivée de capitaux (exportés en fraude) et de compétences a permis leur intégration dans le pays. Comme pour leurs concitoyens chrétiens, cette population s'est concentrée dans les quartiers multiconfessionnels (Hamra, Raouché, Ramlet el-Baida).

Ainsi, si la majorité des Chrétiens était groupée à l'Est de la ville, il ne faut pas occulter qu'ils étaient présents sur l'ensemble du territoire urbain. Ils ne recherchaient pas dans le groupement confessionnel une protection ; ils se déployaient selon des stratégies propres et selon les avantages de chaque portion du site. L'Est de la ville, par sa structure sociale préexistante (une plus grande concentration de Chrétiens), était pour eux l'optimisation au plan de l'accueil. Cela était vrai pour les communautés musulmanes à l'Ouest de la ville. Il ne faudrait pas y voir un quelconque déterminisme géographique. Mais d'autres espaces, multiconfessionnels, pouvaient offrir des avantages bien supérieurs à ceux des espaces monoconfessionnels : c'est ce qui expliquerait "l'utilité" de Hamra.

En 1958, avec la première guerre civile de la République, apparaît la première manifestation de la dichotomie de la ville : il s'agit certes d'une coupure militaire, mais elle traduit une confessionnalisation du conflit. Les partisans du président Chamoun, leader maronite, se retranchent dans les secteurs "chrétiens", et ceux de Saëb Salam, le Premier Ministre, dans les quartiers à forte concentration sunnite. La ligne de démarcation épouse approximativement la rue de Damas. Les médias, pour la première fois, identifient les quartiers selon leur appartenance confessionnelle, faussant par là la perception de la complexité de la ville. La ville épouse ainsi, pour la première fois, les logiques confessionnelles des nouveaux acteurs politiques et économiques de l'après-guerre mondiale, maintenant au pouvoir dans la République.

## La préparation à la territorialisation confessionnelle : 1960-1975

Les séquelles de cette première guerre civile ont été vite effacées et la ville allait rapidement retrouver son fonctionnement "normal". L'ordre spatial antérieur n'ayant pas été bouleversé, l'organisation préexistante allait perdurer jusqu'en 1975. Des banlieues à forte identité confessionnelle se sont développées par bourgeonnements successifs le long des axes structurants dans la périphérie rurale de la ville. Dans l'ensemble des cas de figures, des liens de famille ou d'origine géographique ont guidé le choix vers les noyaux d'installation. Les noyaux chrétiens (pour l'essentiel ceux des Maronites) ont attiré une population chrétienne, et les franges urbaines des quartiers musulmans de la ville ont été préférées par les migrants musulmans (pour l'essentiel des Chi'ites). Les cas de vraie mixité confessionnelle dans ces nouvelles banlieues étaient pratiquement inexistants, duplication, à une autre échelle, de la situation existant dans les espaces ruraux de départ.

Aux côtés de ces banlieues, espaces qui rassemblaient des populations de condition modeste mais non pauvre, s'étaient étalés les quartiers d'urbanisation spontanée. Une ceinture de misère, formée par les camps palestiniens et leurs accrétiens libanaises, constituait des auréoles dynamiques au sein même des banlieues "classiques". La naissance de cette ceinture ne pouvait se comprendre qu'à travers l'analyse des tensions militaires prévalant au Sud-Liban<sup>(26)</sup> : la confrontation entre les Fédayyins palestiniens, les milices de gauche et l'armée israélienne a abouti à des séries de raids, de représailles et de contre-représailles, dont résultèrent des migrations de masse vers Beyrouth. Cette population s'est déplacée vers les noyaux chi'ites de la banlieue : Burj el-Barajné et ses environs, Dekwané-Tell ez-Zaatar. Cette population se fixait autour des camps palestiniens, eux aussi spatialement dynamiques par suite d'apports démographiques significatifs. Fuyant devant l'avancée des troupes israéliennes, ou quittant massivement les territoires

(26) Seguin J., 1989, *Le Liban-Sud, espace périphérique, espace contesté*, Paris, L'Harmattan, 213 p.

placés sous administration militaire, les civils palestiniens ont rejoint leurs proches en Jordanie, puis se sont infiltrés lentement vers le Liban, retrouvant d'autres membres de la famille étendue<sup>(27)</sup>. Cette population augmenta à la suite des combats en Jordanie, le "Septembre Noir" de 1970. Le bilan, non quantifié, a été un gonflement subit des camps des "Palestiniens de 1948" et leur extension dans les nouvelles banlieues de la ville, elles-mêmes dues à l'exode rural ou aux migrations forcées des Chi'ites. Ces camps étaient situés en outre à proximité de zones industrielles en plein développement (Tell el-Zaatar/Mkallés, Bourj-Barajné/Chouaifat) ; dans ces espaces de mal-vivre, les idéologies révolutionnaires trouvaient aisément un terrain favorable à leur action.

Contrastant avec ces banlieues, au-delà de la ceinture de misère, sur les premières pentes de la montagne, des zones résidentielles nouvelles<sup>(28)</sup> se mirent en place, attirant les classes aisées de la ville. Elles répondaient au modèle des "suburbs" anglo-saxons, attirant la société des grands commerçants ou les cadres beyrouthins, toutes confessions confondues. Mais ces espaces résidentiels étaient plaquées sur des territoires nettement plus homogènes au plan confessionnel : Bchémoun, Mechref, Fanar étaient construits sur les premières pentes du Chouf, druze ; Naqqach, Yarzé, Bellevue étaient sur les pentes du Metn chrétien, à dominante maronite. La mixité dans ces "suburbs" ne pouvait se manifester alors que dans un cadre spatial étroit, et ne pouvait concerner qu'un petit nombre d'habitants.

Mais la ville ne pouvait se résumer à ses banlieues. La prospérité de la ville a aussi attiré un grand nombre d'étrangers : étudiants, personnels diplomatiques, experts d'organisations internationales, représentants, pour la plupart installés dans les nouveaux quartiers mixtes, aux constructions à l'architecture maintenant standardisée. Ces quartiers étant résolument mixtes aux plans confessionnel, ethnique ou national, cette population fut en quelque sorte à l'origine de la réputation de Beyrouth d'être la ville la plus agréable, la plus tolérante et performante du Monde Arabe.

(27) Sayigh R., "The Struggle for Survival: the Economic Conditions of Palestinian Refugees in Lebanon", *Journal of Palestine Studies*, Winter 1978, pp. 101-119.

(28) Ghorra-Gobin C., "Le processus de formation des centres résidentiels", *Annales de Géographie de l'UISJ*, vol. 4, 1983, pp. 141-157.

On y venait du Golfe, des chantiers de l'Arabie, de la Bande de Gaza, des champs de pétrole d'Irak, pour goûter à la *dolce vita*. Les quartiers mixtes dans lesquels elle vivait confirmaient l'illusion que le Liban était une mosaïque de confessions coexistant en parfaite harmonie.

Pour schématiser, la période a vu la perdurance de la situation antérieure, à savoir le maintien de la mixité de la ville et une consolidation de banlieues aux identités confessionnelles marquées. Cependant, l'étalement des différentes banlieues confessionnellement identifiées devait, à terme, donner des interfaces de contact. Jamais nets, ils s'exprimaient par des indicateurs indirects : la fréquence de certains patronymes, les noms plus ou moins occidentalises des boutiques, des graffitis et des affiches politiques, des modes vestimentaires, des préférences musicales, des goûts culinaires... Les habitants de ces quartiers n'avaient aucune conscience d'appartenir à un vaste ensemble spatial — la banlieue — ni même à une classe sociale particulière. Ces banlieues n'étaient en fait que le cadre du village d'origine transplanté, avec les mêmes allégeances et liens familiaux<sup>(29)</sup>, les réflexes et préjugés de départ. Cela était suffisant pour marquer l'espace d'identités clairement définies : les prémices d'une territorialisation confessionnelle étaient consolidées par la part grandissante de la jeunesse de sa population, spatialement et socialement en marge de la ville.

La guerre a éclaté dans cet espace périphérique, et non à Beyrouth même. C'est dans les banlieues, parmi cette population néo-urbaine, que les idéologies et mots d'ordre avaient un répondant<sup>(30)</sup>. Les classes moyennes maronites se sont surtout ralliées au parti phalangiste ou à des chefs historiques charismatiques, tel Camille Chamoun. Les Chi'ites, mal structurés, se sont regroupés autour de l'Imam Sadr et de son mouvement Amal, encore très marqué par les structures sociales du Sud-Liban ou de la Béqa'a du Nord. Les classes moyennes sunnites ont été influencées par les idéologies révolutionnaires palestiniennes, qui intégraient pourtant fort peu des préoccupations urbaines. Dans tous les cas, ce sont des

(29) Voir Khuri F., 1975, *From Village to Suburb. Order and Change in Greater Beirut*, Chicago, U. of Chicago Press.

(30) Nous utilisons "urbain" au sens complet. Il ne s'agit pas seulement du cadre (constructions, services de voirie, etc.) mais aussi du sentiment d'appartenance à une ville, avec des allégeances politiques issues de ce cadre.

partis ou des mouvements aux idéologies répondant aux attentes d'une population mal intégrée à l'économie de la ville, contrôlée de surcroît par une bourgeoisie née durant la période ottomane ou du Mandat. La bourgeoisie urbaine, celle des espaces mixtes du centre-ville et de ses périphéries immédiates, "créatrice" du rôle régional de Beyrouth, avait dans la cité ses intérêts, ses biens et son histoire propres ; elle n'a pas suivi ces idéologies de la périphérie. Faut-il s'étonner alors que les Beyrouthins "de souche" n'aient pas participé à un conflit qui concernait surtout des banlieues confessionnellement distinctes et aux allégeances différentes ?

### **L'homogénéisation territoriale par la guerre : Beyrouth 1975-1982**

Ce conflit des périphéries a néanmoins détruit le centre et gommé ses espaces mixtes. Toutes les opérations militaires pour contrôler les territoires des adversaires se sont soldées par des échecs et le front s'est rapidement stabilisé entre les espaces de concentrations maxima des grandes unités confessionnelles, les Chrétiens et les Musulmans. La ligne de front était la rue de Damas ; en banlieue, c'était l'interface entre les expansions des différentes banlieues. La guerre continuant, la logique de la territorialisation confessionnelle voulait que l'on éliminât les îlots confessionnellement différents ou mixtes de chaque région : la continuité territoriale sans failles devint un choix idéologique et stratégique. Ce fut la destruction de la Quarantaine, de Nabaa, de Tell-ez-Za'atar, de Jisr el-Basha à "l'Est", et de Mraijé, Haret el-Hraik, de certains quartiers de Chiyah à "l'Ouest". Les idéologies se sont affichées alors sous leur seul angle confessionnel : les Kataëb, puis leur aile militaire, les Forces Libanaises, s'identifiaient aux visions chrétiennes du Liban ; Amal était le parti des Chi'ites ; le PSP celui des Druzes. Les regroupements de partis confessionnellement différents ont échoué : le cas du Mouvement National en 1975-76 est probant. Les partis non-confessionnels ont été vite écartés du



jeu politique et militaire et chaque parti ne pouvait s'installer que là où la confession de la population était homogène, les espaces militaires devenant également des territoires confessionnels. Les zones mixtes furent progressivement conquises par les milices et "nettoyées", avec exécutions et déportations "sur carte d'identité"<sup>(31)</sup>. Beyrouth s'est divisée inexorablement entre *Charqiyyeh* et *Gharbiyyeh* ; les médias ont alors inventé ces toponymes pour marquer la division de la ville. Celle-ci allait se confirmer avec l'invasion israélienne de 1982. Les Forces Libanaises, alliées de l'armée israélienne et retranchées dans la partie orientale de la ville, ont assiégé puis tenté d'occuper la partie occidentale.

La Ligne Verte a matérialisé la limite entre deux territoires que tout maintenant séparait ; elle allait durer jusqu'en 1983.

## **La consolidation, puis la disparition des territoires ennemis : 1983-1990**

Si Beyrouth est officiellement "unie" après le retrait israélien, et les barrages sur les voies de passage allégés sinon supprimés, il reste qu'elle est encore profondément divisée. La décision de raser le centre de la ville, dans une opération de spéculation foncière décidée dans l'entourage de la Présidence de la République, a, à ce moment précis, matérialisé ce long processus de division : un immense terrain vague, à l'emplacement des vieux souks, signalait ce qui fut le cœur historique de la ville. Le territoire "neutre" d'avant-guerre a été rayé de la carte, comme si on voulait souligner que la ville était irrémédiablement divisée. La césure physique confirmait le subconscient beyrouthin.

La réunification officielle des deux secteurs de la ville n'a d'ailleurs pas résisté au temps. En 1984, la scission de l'Armée Libanaise en brigades confessionnelles a remis en place le clivage territorial ; il a été relayé et consolidé par les milices maintenant ouvertement confessionnelles et extrémistes. À l'Ouest, le Hizballah était le visage du

---

(31) Les cartes d'identité libanaises mentionnent l'appartenance confessionnelle de chaque citoyen.

fondamentalisme chi'ite d'inspiration khomeiniste ; à l'Est, les Forces Libanaises puisaient leur idéologie dans une philosophie chrétienne ou christianisante, associée à une vision exclusive du Liban, devenant, à terme, le foyer national de tous les Chrétiens du Moyen-Orient.

À la même période, les opérations militaires menées dans le Chouf, dans la banlieue de Saida ou dans l'Iklim al Kharroub se sont soldées par des échecs pour les milices chrétiennes, et la population, expulsée de ces espaces, se regroupe dans la partie orientale de la ville. Au même moment, dans chaque secteur de la ville, les différentes milices consolidaient leurs positions militaires, économiques et politiques, créant des structures parallèles sur les espaces qu'elles occupent : douane, service des impôts et "contributions" à la guerre, services sanitaires, coopératives de consommation, syndicats, etc. La Ligne allait devenir hermétique, et de plus en plus visible sur le terrain, avec l'épaississement de la zone de destruction. La ville était totalement divisée ; elle se recomposait progressivement de part et d'autre de la césure.

Cette situation a duré jusqu'en 1990, quand une série d'opérations militaires rapides anéantit les milices et les brigades de l'Armée en marge de l'autorité étatique. En quelques jours, la Ligne verte fut supprimée, les barricades démantelées, les routes réouvertes, les milices désarmées, l'autorité de l'État réétabli. L'ordre urbain de l'avant-guerre reprit ses droits, du moins en apparence. Toute mention d'appartenance confessionnelle fut proscrite et la ville fut officiellement décrétée unie, le centre politique de tout le Liban et de tous les Libanais.

## Quelques questionnements

Une évolution aussi originale que celle de la ville de Beyrouth nécessite que l'on se pose plusieurs questions. Est-ce un phénomène unique au Levant, l'aboutissement inéluctable et logique d'une situation de départ très précise, à savoir

l'existence, sur un même espace, de deux confessions ? Peut-on trouver des cas similaires ailleurs en Méditerranée Orientale ? Est-ce le destin des villes-capitales de territoires artificiellement imposés par l'Europe à la fin de la Première Guerre Mondiale ? L'anti-ville qu'est devenue Beyrouth après quinze ans de guerre était-elle la conséquence d'un État-Nation raté ?

Une constatation : toutes les villes du Levant sont multiconfessionnelles, sinon multi-ethniques, la conséquence du passage de temps longs sur cet espace au carrefour de trois continents. Beyrouth ne fait pas exception, et son histoire est une suite d'apports allogènes, de "sédimentations démographiques" d'origines très diverses. Comme toutes les autres villes de la région, Alep, Damas, Homs, Hama, Jérusalem, Haifa, Saida, Tripoli, Baniyas, Tartous, Antioche ou Lattaquié, Beyrouth avait une population chrétienne, minoritaire, installée dans certains secteurs de la ville. Ces villes ont connu un développement spatial comparable, sinon supérieur à celui de Beyrouth ; l'originalité de cette dernière ville réside dans le fait que les différents processus d'urbanisation ont été déclenchés par un apport important et rapide d'une population étrangère — notamment chrétienne — dès le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cet apport a été alimenté par la suite par d'autres populations, également chrétiennes, du Mont-Liban, puis par celles des périphéries nationales : chi'ites, sunnites.

La chronologie est importante : l'apport grec-orthodoxe a eu lieu au XIX<sup>ème</sup> siècle, dans le cadre de l'Empire Ottoman. Dans celui-ci, la libre circulation des personnes était une réalité, et le citoyen ottoman était "chez lui" aussi bien à Beyrouth qu'à Damas ou à Constantinople. Les Orthodoxes qui ont convergé vers Beyrouth ont donc circulé à l'intérieur d'un même ensemble spatio-politique, un même vaste territoire, géré partout de la même manière et reconnaissant les droits et devoirs de la *Millat*. S'aventurant à Beyrouth, la population maronite, venue quant à elle de la province du Mont-Liban, perdait une partie des privilèges que

lui accordait le régime spécial de la Moutassarifiyyah. Elle a colonisé la périphérie de la ville, en privilégiant les secteurs proches des limites administratives de la ville avec la Montagne. Quant à la population musulmane, majoritaire, elle a évolué selon un modèle différent. De la même confession que celui du Pouvoir, la composante sunnite a été alimentée par des apports originaux : les populations déplacées par la guerre russo-turque, les "retours" qui ont suivi l'indépendance grecque, l'expansion démographique et enfin les migrations locales ou régionales.

Pour l'ensemble de ces populations, y compris les nouveaux arrivés, leur intégration à la ville s'effectuait selon des logiques plus économiques que confessionnelles : il n'y avait pas de territoires confessionnels fermés à Beyrouth. Le sujet ottoman s'identifiait à l'Empire, quelle que pouvait être sa confession et le système des *Millat* ne remettait pas en question ce sentiment. Même ce qu'il est convenu d'appeler le "Nationalisme Arabe" n'a vu le jour que très tardivement, en réaction aux excès des Jeunes Turcs, plus Turcs qu'Ottomans<sup>(32)</sup>.

L'Empire a été remplacé par le Mandat, qui a créé de toutes pièces des nouveaux États, dont le Liban "inventé" pour sa population maronite<sup>(33)</sup>. La mise en place de nouvelles limites administratives (évoluant par la suite en frontières nationales) a freiné l'apport de Chrétiens depuis l'intérieur syrien<sup>(34)</sup>, tout en facilitant les migrations des populations vers Beyrouth, la nouvelle capitale du Mont-Liban auquel elle est annexée. Chef-lieu de *Wilaya*, port et porte d'un ensemble géographique vaste, le *Bilâd ech-Châm*, Beyrouth devint la capitale d'un petit État en gestation, sur un territoire créé de toutes pièces, sans avoir pu conserver ses formes traditionnelles d'organisation. Les logiques de la Montagne se sont imposées à la ville. Elles étaient confessionnelles et contraires à l'ordre ottoman d'une part et à l'idée républicaine d'autre part.

Le passage d'une ville à une ville-capitale favorisait ainsi la confessionalisation des nouveaux espaces, notamment les franges péri-urbaines, lieux d'installation des

(32) Cette thèse est développée dans Zeine Z., 1973, *The Emergence of Arab Nationalism*, New York, Caravan Books, 192 p.

(33) Voir Akarli E., 1993, *The Long Peace. Ottoman Lebanon, 1861-1920*. London, LB. Tauris. 288 p. et Zamir M., 1988, *The Formation of Modern Lebanon*. Ithaca and London, Cornell University Press, 309 p.

(34) Le cas de la cession du Sandjak d'Alexandrette (avec la ville d'Antioche) à la Turquie en 1936, et l'exode progressif des Chrétiens, qui en est résultat, est particulier.

nouveaux arrivants. Le remplacement des logiques d'appartenance impériales par la citoyenneté étatique imposait aux habitants des identités nouvelles : les régimes politiques des États du Moyen-Orient, dont le Liban, puisaient de plus en plus leur légitimité dans de petits groupes (ethniques, confessionnels) et excluaient du pouvoir les autres composantes de la société. Au Liban, le Pouvoir était maronite avec des arrangements avec la composante sunnite et la position des habitants par rapport à ces pouvoirs ne pouvait s'effectuer qu'à travers l'identifiant exclusif confessionnel. Ainsi, les surplus démographiques de la montagne alimentaient les banlieues de Beyrouth et façonnaient, en retour, les idéologies d'un pouvoir issu de cette société d'origine rurale chrétienne qui allait maintenir le sectarisme<sup>(35)</sup>. Beyrouth n'a pas pu — elle n'a pas été autorisée à — évoluer vers le *melting-pot* classique : les structures politiques l'interdisaient et l'économie de service, ne touchant finalement qu'une partie de sa population, n'a pas atteint le seuil critique nécessaire pour gommer ces appartenances. Ainsi, la division politique de la ville en entités confessionnelles a-t-elle consolidé progressivement les césures et la guerre les a concrétisées.

Il paraît important de relever que cette fragmentation spatio-confessionnelle s'est manifestée au grand jour avec l'Indépendance, comme si on ne pouvait dissocier l'imposition des structures de l'État-Nation au Moyen-Orient de la faillite de ses villes ; comme si le remplacement de l'ordre traditionnel par l'ordre "moderne" était à l'origine de la violence urbaine. Beyrouth ne serait alors qu'un cas de figure parmi d'autres ; l'exemple beyrouthin, connu parce que fortement médiatisé, est à rapprocher de celui d'autres villes de la Méditerranée orientale : Jérusalem, Alep, Nicosie.

Jérusalem, en Palestine, a connu, au XIX<sup>ème</sup> siècle, une histoire semblable à celle de Beyrouth. Les différentes confessions (musulmane, chrétienne, juive) étaient jusqu'à cette date cantonnées dans des secteurs de la ville, tout en partageant l'usage des souks et autres lieux publics. Des migrations depuis

<sup>(35)</sup> Ce sectarisme ne repose en fait que sur une religion différente. Par toutes ses autres caractéristiques, la population chrétienne est arabe, son histoire elle-même est commune avec celle du littoral ou de l'intérieur syrien. Le mythe de la "montagne-refuge", où les "minorités opprimées" (le mot est très chargé idéologiquement) ont pu garantir leur liberté, est à nuancer, sinon à revoir. Une nouvelle génération de chercheurs remet en question cette vision de l'histoire et de ses relations avec le cadre géographique. Voir : Beydoun A., 1984, *Identité confessionnelle et temps social chez les historiens libanais contemporains*, Beyrouth, Publications de l'Université Libanaise, 610 p.

l'intérieur de l'Empire Ottoman, puis l'exode rural et la dynamique interne de ces populations ont permis l'édification des premiers quartiers *extra muros*, sensiblement mixtes. L'arrivée massive de Juifs d'Europe centrale a ensuite déclenché une colonisation homogène de nouveaux espaces, notamment à l'Ouest de la ville *intra muros*. Cette immigration, reposant sur une idéologie nationaliste religieuse, le sionisme, né en Europe, a eu comme conséquence une colonisation ségrégationnée, fractionnée, de l'espace palestinien. Il n'y a pas eu de grands quartiers mixtes ashkénaze-arabe, et chaque quartier a évolué seul, constituant autant de territoires hermétiques. Les logiques de constitution d'une ville-capitale pour un État-Nation — Israël — spatialement identifié par des référents bibliques ont balayé celles qui plaçaient Jérusalem dans un maillage urbain plus vaste (le plateau central palestinien, la Palestine, le Levant, le Moyen-Orient, enfin). Jérusalem devint la ville primatiale d'un petit État et n'était plus une ville-relais d'un vaste Empire. La violence a confirmé ce choix idéologique et la "Ligne Verte" des Accords d'Armistice de 1949 a souligné sa nouvelle identité sur le terrain : la partie occidentale de la ville, vidée de ses habitants arabes, fut colonisée par des immigrants venus de l'étranger, tandis que la partie orientale se gonfla de réfugiés de la Palestine d'avant 1948 ou de migrants cisjordanien. La Nation a divisé la ville : Jérusalem l'universelle devint un assemblage d'espaces fermés.

Quant à Alep, c'était, comme Beyrouth, une grande ville avec une population cosmopolite, un centre régional d'une grande importance. C'était aussi le chef-lieu d'une *Wilaya* située sur une des grandes voies de communication du *Bilâd ech-Châm*. Historiquement, la population chrétienne y convergeait depuis la Jazirah géographique, c'est-à-dire depuis la région d'Antioche, à l'Ouest, de Mossoul, à l'Est, et de Diyarbakir au Nord, soit tout le piémont du Taurus. Le génocide des Arméniens, en 1916-18<sup>(36)</sup>, a contribué à gonfler la composante chrétienne, par un apport brusque et massif. Quant à sa composante musulmane, elle est venue de tous les coins de l'Empire, notamment des campagnes semi-

---

(36) Dès le début des années 1920, une bonne partie de cette population a été installée à Beyrouth par les autorités mandataires.

steppiennes environnantes, de l'Euphrate au littoral et du piémont taurique. Comme pour Beyrouth encore, l'apport de la population depuis l'arrière-pays (la partie de la Jazirah devenue turque en 1921) s'est tarie avec l'imposition de la frontière politique entre les nouveaux États de Syrie et de Turquie<sup>(37)</sup>. L'État-Nation a ainsi amputé les territoires de la ville, mais, contrairement à Beyrouth, la faible proportion des minorités n'a pas permis le développement (ou la récupération par les puissances européennes) d'une identité confessionnelle suffisamment forte pour justifier l'idée de territoires confessionnels distincts. Se pose alors la question du seuil de basculement : à partir de quelle proportion de spécificité confessionnelle, ethnique ou économique, un territoire se constitue-t-il ou se justifie-t-il ?

Un dernier cas, celui de Nicosie, à Chypre, présente aussi des similitudes avec l'exemple beyrouthin. Une forte minorité turque occupait la moitié septentrionale de la ville *intra muros* ; l'autre moitié était peuplée par une population grecque, avec des zones d'interpénétration plus ou moins épaisses tant en ville qu'à ses périphéries. L'exode rural, puis les conflits armés inter-communautaires sur l'île, surtout depuis l'Indépendance en 1961, ont gonflé la taille de la ville, en imposant une logique confessionnelle et ethnique. Chaque groupe a évolué seul, s'armant et se développant selon ses propres besoins, jusqu'à la guerre de 1975. Un échange de populations a confirmé la cassure, avec la ville turque s'étalant vers le Nord, et la ville grecque vers le Sud. Une "Ligne Verte", patrouillée par des forces des Nations-Unies, sépare encore aujourd'hui les belligérants. Deux États se font face aujourd'hui, avec une capitale bicéphale. C'est bien dans le remplacement de l'ancien ordre impérial par des logiques "modernes" de l'État-Nation, celles de l'homogénéisation des minorités, de spatialisation de "droits", qu'il faut voir l'échec de la ville et le recours à la violence comme seul moyen d'expression politique.

---

(37) Frontière d'autant plus aberrante qu'elle suit, sur presque toute sa longueur, le tracé du chemin de fer Alep-Nissibine-Mossoul.

## Conclusion

L'histoire urbaine de Beyrouth depuis 150 ans est complexe et ne peut se réduire à une série de clichés réductionnistes. La ville *intra muros* a abrité des quartiers qu'une lecture rapide peut qualifier de "chrétien" ou de "musulman". En fait, il s'agissait de quartiers à concentrations plus ou moins fortes de confessions, ne connaissant pas d'espaces d'exclusion, dans un contexte politique impérial certes, mais qui accordait une large autonomie locale à la fois à la gestion des affaires urbaines et des affaires communautaires. Dans ce contexte, Beyrouth a prospéré, passant en l'espace de trente ans d'un modeste village à une ville ouverte au monde. La ville a surtout été le lieu d'accueil de migrants et de réfugiés de la Montagne toute proche et d'espaces plus lointains du *Bilâd ech-Châm*.

Un premier tournant majeur a eu lieu avec l'imposition du Mandat français : la ville a été annexée au Mont-Liban, lui-même rattachant des espaces périphériques nouveaux : la Béq'a'a, le 'Akkar, le Jabal 'Amel... Beyrouth, autrefois le centre d'une vaste *wilaya*, s'est trouvée réduite à jouer le rôle de capitale d'un espace "libanais" pour lequel, au plan économique, elle n'avait aucun intérêt particulier, ses réseaux majeurs étant ailleurs. La ville devint la capitale d'un État-Nation créé de toutes pièces pour subvenir à la subsistance de sa population rurale, les Maronites du Mont-Liban notamment. Les structures politiques de ce nouvel État reposant exclusivement sur le partage du pouvoir selon le *prorata* des différentes confessions, le nouvel ordre a déstructuré profondément celui de la ville.

Beyrouth connaît, durant toute la période du Mandat, de fortes immigrations depuis les périphéries du nouvel État, toutes en crise endémique. De nouvelles accrétions péri-urbaines, confessionnelles et non pas mixtes, accueillent ces migrants. À l'intérieur des limites municipales de la ville, la mixité confessionnelle est toujours la norme : le proto-Hamra, Moussaitbé, Ras el-Naba'a, avec cependant des concentrations



plus fortes d'une communauté ou d'une autre. Ainsi, Achrafiyé et l'Est de la ville en général accueille des poches de Maronites, de Syriaques, d'Arméniens ; l'Ouest accueille l'ensemble des communautés, tant chrétiennes que musulmanes, avec des densités plus fortes pour l'une ou pour l'autre. Si ces espaces mixtes contredisent le modèle de territorialisations confessionnelles, ces dernières se développent cependant en périphérie de la ville.

La fin des années 1940 et la période 1950-60 voient se développer, dans la ville-municipale, des quartiers mixtes multiconfessionnels et cosmopolites, avec une forte présence d'étrangers. Cependant, les premiers camps palestiniens, puis les immigrés chi'ites et maronites consolident la spatialisation confessionnelle des périphéries. C'est dans ces espaces que se développent les idéologies exclusivistes, créant des territoires idéologiques basés sur la confessionnalisation totale du système politique national. Dans les banlieues chrétiennes, la petite bourgeoisie se rallie autour des idées des partis maronites ; dans les milieux musulmans, sunnite ou chi'ite, les idées pan-arabes, socialistes ou révolutionnaires se développent<sup>(38)</sup>. Nulle part on ne défend l'idée républicaine, l'ordre urbain, la démocratie. Les espaces publics, ces lieux de la négociation, se ferment progressivement au débat. Il faut noter aussi, et c'est important, que la crise de la ville se manifeste, au même moment, dans l'ensemble des villes du sud-méditerranéen : de Haïfa à Istanbul et même sur la rive Nord de la Méditerranée. Beyrouth ne doit alors sa survie qu'à une conjoncture favorable limitée dans le temps, celle de la fermeture du Canal de Suez et du boycott des ports israéliens par les pays arabes<sup>(39)</sup>.

La guerre de 1975 confirme, par les armes, la présence des deux Beyrouth. Les milices se fixent comme objectif le nettoyage des secteurs mixtes et la conquête de la ville-municipale. Elles transposent, en ville, leurs logiques d'exclusion et, par une propagande habile, inventent la peur de l'Autre. Toutes les tentatives, individuelles ou collectives, de réunifier la ville se soldent par un échec. Chaque côté s'organise comme si "l'autre côté" n'existait pas. L'anti-ville

(38) La division idéologique n'est cependant pas aussi spatialement nette. Nombre de Chrétiens sont attirés par les idéologies de gauche, mais peu de Musulmans par les idéologies chrétiennes.

(39) Voir Davie M.F., 1992, "La reconstruction de Beyrouth : quelles voies pour le futur ?", *Annales de Géographie de l'USJ (Beyrouth)*, vol. 12-13, pp. 65-77.

est en place, confessionnellement homogène à l'Est, encore partiellement pluri-confessionnelle à l'Ouest.

L'approche historique nous montre ainsi que la Ligne de démarcation qui divisait la ville entre 1975 et 1990, quoique dans les esprits et surtout dans les cœurs, n'était qu'une césure conjoncturelle, une division militaire. Elle avait simplement épousé, à un moment particulier de l'histoire, les franges des maxima confessionnels et idéologiques en latence dans les différentes parties de la ville. Elle était ainsi une ligne tactique, la ligne de feu, mais aussi stratégique, car elle délimitait des territoires idéologiques ancrés dans des logiques politiques confessionnelles et exclusivistes. Par là, la Ligne était non pas l'expression d'une dualité historique de la ville, mais plutôt celle de la crise existentielle de la ville elle-même, conséquence de l'échec de l'État-Nation libanais.